

MISÈRES DE LA PROPAGANDE



Affiche de la seconde guerre mondiale : C'était les résistants qui étaient alors qualifiés de terroristes.

Comme si la mort d'un homme, l'arrestation et les blessures de tant d'autres, ne suffisaient pas, le gouvernement et quelques journalistes véreux tentent de disperser pour mieux écraser, ou, selon une vieille maxime du pouvoir, diviser pour mieux régner. Afin de masquer l'inacceptable, de défendre l'indéfendable, c'est-à-dire de relativiser la violence qu'une police fait subir à son peuple et en cacher ainsi les raisons, « anarchistes », « encapuchonnés et cagoulés », « casseurs », « black block », « jeunes voulant en découdre avec la police », et autres épouvantables épouvantails, sont agités dans le but d'orienter tout débat touchant la vague de protestation qui se répand contre la société marchande. C'est alors toute la mesure de la réalité qui s'inverse. Avoir le pouvoir de désigner ce qui est dangereux, l'ennemi, le problème, et l'avantage de diffuser massivement cette version et ce sens de l'histoire, voici bien le rôle d'une propagande : elle doit donner un cadre simple et général à partir duquel quiconque peut digérer l'information. Ainsi, le général Manuel Valls, non pleinement satisfait de son cruel rôle de « premier flic de France », ose pousser le cynisme jusqu'au bout en présentant, suite aux manifestations de Nantes et Toulouse, la « violence » de quelques manifestants comme une « insulte à la mémoire de Rémi Fraisse ». « Ces comportements anti-démocratiques bafouent, selon lui, le droit légitime des manifestants pacifiques de s'exprimer sur le territoire national ». Misère de la philosophie politique et comble du sophisme ... le meurtre de Rémi Fraisse deviendrait le fruit d'un comportement démocratique, la présence des forces de l'ordre, un hommage en sa mémoire, et la violence qui l'accompagne, un droit légitime de la police au nom de la liberté d'expression, que cela ne nous étonnerait plus. « A force de répétition et à l'aide d'une bonne connaissance du psychisme des personnes concernées, il devrait être tout à fait possible de prouver qu'un carré est en fait un cercle », avait malheureusement bien compris Goebbels. Mais il s'agit encore une fois d'une vieille recette, près de 2500 ans plus tôt, Confucius expliquait déjà que « lorsque les mots perdent leur sens, les gens perdent leur liberté ».

Dieu soit loué pour le pouvoir spectaculaire, les corbeaux empaillés sont encore nombreux à continuer de graviter autour du sujet qu'on leur offre. Mais nous, on ne mange pas de ce pain là. Il n'y a pas de « bons » et de « mauvais » manifestants. Il n'y a qu'une cause commune qui s'exprime de diverses manières mais dont les piliers restent les mêmes pour tous : l'envie d'en découdre avec le capitalisme et la société industrielle, la perspective de changer la vie sans prendre le pouvoir, et la colère contre ceux qui usent de la force pour nous empêcher de nous exprimer. Cette répression s'est amplement militarisée. Il est devenu dangereux de manifester. La police est omniprésente, suréquipée, féroce et provocatrice. Ils insultent, tabassent à cinq contre un, gazent, s'infiltrent, crèvent des yeux, et envoient plusieurs types de grenade dans la foule. Il n'est plus question de ne pas se protéger face à cela. C'est un miracle qu'il n'y ait déjà pas eu plus de morts.

Plusieurs compagnons sont en prison ferme, d'autres se feront encore arrêter. L'enfer technologique du contrôle est avancé. Si nous sommes jeunes, un peu trop actifs, que nous avons une certaine tendance à fréquenter des lieux de contestation, que nous écrivons des textes un peu trop révolutionnaires, nous sommes fichés, mis sur écoute, certains suivis, d'autres perquisitionnés chez eux, et souvent emprisonnés à cause d'une parodie de justice qui ne fait plus rire personne. Nous sommes donc désolés de contredire ce pour quoi luttait Michèle Alliot Marie en 2011 et qui fut continué par le PS : cette République là ne peut plus se vivre à visage découvert.

L'État n'est pas le peuple, comme les politiciens voudraient le faire croire, mais un monstre froid, sans cœur et sans rêve. Ceux qui ordonnent osent continuer à vomir sur une mort dont ils sont en vérité responsables et continuent d'envoyer les flics, dressés à la loi du bâton. Ils les envoient en masse, toujours aussi violents, à chaque manifestation. Le message qu'ils veulent faire passer à ceux qui oseraient encore se rebeller dans la rue est clair : rentrez chez vous et aller vous révoltez sur Tweeter. Manque de bol pour eux, nous n'avons ni Tweeter, ni Facebook, alors il ne nous reste que la rue.

Face à cela, ils jouent l'inversion des rôles. Comme dans *L'île des esclaves*, c'est le théâtre dans le théâtre : « *Vous aurez soin de changer d'habits ensemble, c'est l'ordre* ». Ce ne sont plus les manifestants qui manifestent contre la violence policière, mais les policiers qui sont obligés de se manifester contre la violence de certains manifestants. Habile ! Après une journée de travail, entre deux pages de publicité, le fromage et le dessert, il est plus facile d'acheter les cerveaux. Sauf que nous, nous n'avons pas la télévision, évitons de passer des heures à s'abrutir en « surfant sur le web » et n'avons souvent pas les sous pour manger à la fois du fromage et un dessert.

Quand les technocrates de l'État disent que ça n'est pas lui qui instaure le rapport de force, avec ces *flashball* et ces grenades, mais des jeunes, avec des cailloux et des mottes de terre, on flaire l'arnaque. Le bourreau cherche à se faire passer pour la victime. On comprend aussi mieux pourquoi les petits gouvernants ont intérêt à assimiler l'État au peuple. Présentant les choses ainsi, ils font peur et rangent « l'opinion publique » de leur côté : « *Attention, ces dangereux jeunes manifestants sont des fous, des terroristes, prêts à tout et risquent de s'attaquer à votre pavillon, votre voiture, votre chien et votre famille si on ne les arrête pas* ». Seulement, étant donné qu'ils ne peuvent pas accuser tous les manifestants d'un coup car l'autoritarisme se ferait trop ressentir, ils cherchent à partager le mouvement entre « pacifistes » et « radicaux ». Quand le maître ne peut punir tous ces sujets, il cherche un responsable parmi eux.

Cette séparation relève cependant d'un problème sémantique. Quand les hommes ne peuvent plus changer les choses, ils changent les mots. Il est vrai qu'il y a parfois des dégradations matérielles : certains mobiliers urbains, caméras de vidéo-surveillance, instruments et symboles du contrôle, vitrines de banque et de grands magasins, instruments et symboles du pouvoir capitaliste, grosses machines de chantier appartenant à de grosses entreprises, instrument et symboles des armées de béton à l'assaut de la nature. Mais, il faut que la mentalité bourgeoise ait réellement gagné sa

conquête historique pour qu'autant de citoyens personnifient la propriété et les biens matériels au point de qualifier le sabotage qu'il en est fait de « violence ». N'est-ce pas là une confusion entre la valeur des choses et la valeur des hommes ? Les « casseurs », « radicaux », sont en fait profondément « pacifistes » si l'on refuse d'observer la situation selon les critères bourgeois. Ils ne tabassent pas et ne blessent pas gravement d'autres personnes, à l'inverse des flics qui, eux, le font même de profession et protégés par la loi. Quant aux projectiles envoyés contre ces derniers, ils ne valent rien par rapport à ce qu'eux nous envoient afin de nous empêcher de circuler et de faire d'une manifestation autre chose qu'un cortège de stands à saucisses. De plus, ils sont traités par le pouvoir comme des machines, utilisés et équipés comme tel. Or égratigner l'armure de Robocop ne revient pas à attaquer l'homme qu'il était.

Lorsqu'en 1906, Georges Clemenceau – personnage qui fascine d'ailleurs Manuel Valls – chercha à se justifier d'avoir fait durement réprimer les mouvements de grève des mineurs, il mit en avant la violence de certains de ses derniers et affirma avoir voulu faire respecter la liberté de ceux qui voulaient travailler et défendre les propriétaires attaqués. Voici ce que Jean Jaurès répondit :

« Oui, monsieur le ministre ; la violence, c'est chose grossière, palpable, saisissable chez les ouvriers : un geste de menace, il est vu, il est noté. Un acte de brutalité, il est vu, il est retenu. Une démarche d'intimidation est saisie, constatée, traînée devant les juges. Le propre de l'action ouvrière dans ce conflit, lorsqu'elle s'exagère, lorsqu'elle s'exaspère, c'est de procéder, en effet, par la brutalité visible et saisissable des actes. Ah ! Le patronat n'a pas besoin, lui, pour exercer une action violente, de gestes désordonnés et de paroles tumultueuses !

Quelques hommes se rassemblent, à huis clos, dans la sécurité, dans l'intimité d'un conseil d'administration, et à quelques-uns, sans violence, sans gestes désordonnés, sans éclats de voix, comme des diplomates causant autour du tapis vert, ils décident que le salaire raisonnable sera refusé aux ouvriers ; ils décident que les ouvriers qui continuent la lutte seront exclus, seront chassés, seront désignés par des marques imperceptibles, mais connues des autres patrons, à l'universelle vindicte patronale. [...] Ainsi, tandis que l'acte de violence de l'ouvrier apparaît toujours, est toujours défini, toujours aisément frappé, la responsabilité profonde et meurtrière des grands patrons, des grands capitalistes, elle se dérobe, elle s'évanouit dans une sorte d'obscurité. »

(Chambre des députés, séance du 19 juin 1906)

Leur stratégie ne nous étonne pas. Nous avons l'histoire pour nous. Derrière le terme « casseurs », se cache leur envie de nous déshumaniser et d'amputer nos actes de leur valeur politique. Mais nous ne nous laisserons pas abattre. Ils ne peuvent nous diviser. Nous sommes tous complémentaires dans la lutte et la construction d'un nouveau monde. Ils voudraient nous tenir muselés comme des chiens mais nous continuerons sans cesse à chercher le loup de La Fontaine.

Et si c'est « marche ou crève », et si c'est « cause toujours »,
Nous décrétons « Marche et rêve pour les causes de toujours ».

Nino, de nulle part